



Histoire surprenante de cinq moineaux, illustrations de L. Becker
Magasin d'Éducation et de Récréation, 1886

LECTURE ANACHRONIQUE

PÉRINETTE

Histoire surprenante de cinq moineaux, du Dr Candèze

illustrations de L. Becker

(Magasin d'Éducation et de Récréation, 1886),

par Francis Marcoin

Avec *L'Histoire surprenante de cinq moineaux*, le Dr Candèze donnait au *Magasin d'Éducation et de Récréation*, l'année même de la mort de Hetzel, un récit tout à fait dans le goût de cette gaieté parisienne tant prisée par l'éditeur. En prenant des moineaux comme personnages, l'auteur choisissait un « type » adapté à la capitale de la France, le « pierrot » étant supposé avoir l'insouciance et la légèreté du Parisien. Il retrouvait l'esprit des *Scènes de la vie privée et de la vie publique des animaux*, une des plus jolies entreprises littéraires de Stahl, qui avait ensuite écrit les *Amours d'un pierrot*. « Pierrot » ou « Jacquet », nom de famille du couple principal dans *Périnette*, apparaissent comme des diminutifs proches du monde de l'enfance tout en suggérant une certaine simplicité : Pierre et Jacques sont des prénoms populaires par excellence, le second renvoyant même à la domesticité.

Ces aventures sont aussi l'occasion d'un hommage à Paris, à ses rues, à son ciel et à ses toits. Les pierrots, des sédentaires qui hésitent à dépasser les limites des grands boulevards, répondent encore sur ce point à l'image du « vrai » Parisien : ils ignorent tout des espèces rustiques, allant jusqu'à confondre la mésange bleue et la pie-grièche. Mais la ville est sillonnée en tous sens et vue sous des angles quelquefois originaux : tours de Saint-Sulpice, toits du Louvre, nids du Jardin des Plantes, Muséum d'Histoire naturelle, marché des Halles... C'est même la vie parisienne des années 1877-1878 qui est évoquée, avec « le ballon Giffard que Paris n'a pas oublié », c'est-à-dire le ballon captif de l'Exposition Universelle de 1878, placé quelque temps au milieu de la cour des Tuileries ; et le moineau qui veut à tout prix interpréter *Les Cloches de Corneville* de M. Planquette fait écho à un grand succès de l'année

1877, témoignage de la vogue pour l'opérette, pour le vaudeville, pour tous ces spectacles légers que les académiciens du XIX^e siècle n'ont jamais boudés.

Ernest Candèze, médecin et naturaliste belge (1827-1898), s'est fait connaître pour des travaux considérables d'entomologie, *Monographie des élatérides*, *Catalogue des larves de coléoptères*, *Métamorphoses de quelques coléoptères*. Membre de l'Académie des Sciences de Belgique, secrétaire de la Société royale des sciences de Liège, il fait cependant partie de la rédaction du *Magasin* au titre de la « Récréation », c'est-à-dire du côté, entre autres, de Charles Dickens, d'Erckmann-Chatriain, d'Hector Malot ou de Jules Verne. Pour le *Magasin*, il a aussi écrit *les Aventures d'un grillon* et *La Gileppe ou infortunes d'une population d'insectes*. Ce sont bien des récréations que s'accorde ce savant, qui en même temps fait œuvre d'instruction et d'éducation, sur un mode aimable.

Dans *Périnet* le Dr Candèze fait le tour de la question : rien de ce qui concerne les oiseaux tant familiers qu'exotiques ne nous sera étranger : plumage, mode de vie, logement, déplacements... Mais c'est un récit spirituel où domine le dialogue, vif et animé, permettant la peinture de caractères dans un style de comédie. Ainsi, le grand oncle de Pierrette, Féru de la Futaie, qui se pique d'être de l'ancienne aristocratie, s'exclame-t-il encore « jarnibleu » ou « maroufle », et n'a-t-il pas vu d'un bon œil le mariage de sa nièce avec un simple pierrot qui n'avait pour lui que d'être joli garçon ; ailleurs, un vieux moineau savant entreprend de prouver la supériorité des oiseaux sur l'homme, dans un discours à la fois argumenté et paradoxal ; plus loin, un oiselier enseigne à un merle, grâce à une serinette, la valse des *Cloches de Corneville*. L'auteur ne manque pas une occasion de se moquer de sa propre corporation : ne nous montre-t-il pas des oiseaux se plaignant des naturalistes qui les tuent pour le

plaisir de leur ravir des plumes ? Au passage, il critique le Jardin public de Liège, joli comme disposition mais fort pauvre en animaux malgré le nom pompeux de « jardin d'acclimatation » que ses fondateurs lui ont imposé. Enfin, il disperse ici et là des jeux de mots plus ou moins discrets : s'agit-il de savoir où trouver tel vieil oiseau solitaire, on se demande comment le « dénicher » ; un personnage exceptionnel est un « oiseau rare » ; un autre va « perdre des plumes » dans une affaire. Abondent aussi les mots anglais à la mode, renvoyant au sport et au snobisme, « high life », « club », « la gentry épurée des Tuileries et du Louvre »...

Scènes de la vie de moineau

Ce ménage d'oiseaux, un pierrot et une pierrette, est donc bien malheureux de ne pas avoir d'enfants, aucune des couvées précédentes n'étant venue à bien. Ils vont consulter le vieux moineau blanc, une sorte de misanthrope solitaire et très savant. Pour le « dénicher », il faut d'abord obtenir des renseignements auprès du grand-oncle Féru de la Futaie qui l'a bien connu : ce moineau blanc, Totilô, un vieux célibataire, est né sous les combles de la Bibliothèque nationale, du côté des anciens manuscrits où il a développé son goût des sciences ; il est maintenant établi dans la bouche d'une des gargouilles de la tour Saint-Jacques. Le monde des oiseaux reproduit celui des hommes, avec ses professions, ses classes sociales, ses « types » comme on disait.

Les deux moineaux lui exposent leur situation, et dénombrent les accidents survenus à leurs précédentes couvées : ouragan, pluie d'orage, méchant garçon, belette, chat. Tout cela, pour Totilô, est dû aux défauts de construction de leur nid. Pourtant, objectent-ils, ils font comme tous les moineaux. Mais là est précisément le problème, les moineaux apportant « dans cette œuvre capitale une hâte, une

négligence déplorable », au contraire de l'hirondelle ou du roitelet. Le vieux moineau va donc les inciter à apprendre l'architecture tout en leur donnant d'étranges conseils qui évoquent les contes de fées : Pierrette ne devra prendre d'autre nourriture que du chanvre et du sucre blanc, et d'autre boisson que l'eau du ciel. Et dans son nid soigné, il naîtra une fille belle comme le jour.

Certaines de ces recommandations sont faciles à suivre pour des moineaux habiles à dérober ce qui leur est utile aux étals des marchands. Mais comment faire un nid soigné ? Le moineau blanc les emmène donc dans les divers parcs de la capitale. Aux Buttes-Chaumont où l'on entend les chants de cent oiseaux divers, il leur fait observer le petit roitelet brun qui fait « Sidériti ! Sidériti ! » Son nid ressemble à une énorme boule de mousse qui se confond avec les objets d'alentour, échappant ainsi aux regards. Il évoque la mésange, les mène auprès du loriote, du pinson, du chardonneret. Il pénètre même, avec un peu d'appréhension, dans le nid d'une pie, un énorme amas de ramilles formant une masse d'au moins deux pieds en tous sens. Le lendemain ils se rendent au bois de Vincennes. Là vivent des oiseaux plus dangereux, l'épervier, ou la pie-grièche qui pourrait leur percer le crâne et leur manger la cervelle. Mais ils vont aussi voir les oiseaux qui nichent dans les arbres ou dans des trous au bord de l'eau, comme le martin-pêcheur.

Le Dr Candèze se révèle donc un écrivain animalier, faisant découvrir dans Paris ce que nous appellerions aujourd'hui des « espaces verts » et montrant son affection pour ces petits animaux qui vivent si près de nous et qui font montre de tant d'ingéniosité. Éloge du travail, de la prévoyance. La leçon exerce son effet sur les époux puisque ceux-ci vont se mettre à l'ouvrage, choisissant une saillie d'un des chapiteaux de la colonnade du Louvre et construisant avec des morceaux de corde, du crin, du coton et de la laine, un petit édifice

parfaitement solide, au grand plaisir du vieux moineau. Celui-ci, « un utopiste, un réformateur », semble poursuivre un but secret que l'auteur se garde bien de nous éclaircir. Ce climat de mystère va bientôt être confirmé par un événement étrange : Pierrette a pondu huit œufs qu'elle espère bien voir éclore. Pendant l'une de ses absences un oiseau au plumage blanc vient déposer un neuvième œuf qui passe inaperçu, les moineaux n'étant pas très forts en calcul. Quelque temps après l'éclosion, les parents se rendent compte qu'une de leurs filles, Périnette, a des plumes bleues, rouges et vertes. Ils se souviennent de la prédiction de monsieur Toliô et sont fiers de cette beauté qu'ils vont d'abord essayer de cacher aux autres. Mais le secret transpire et chacun veut découvrir cette merveille. Le vieil oncle Fêru de la Futaie n'en croit pas ses yeux : « Sa tête et son cou étaient du plus bel azur. Un plastron d'un rouge vif qui couvrait tout le devant du corps jusqu'aux pattes. Sur son dos, un élégant camail, d'un vert chatoyant frangé de brun doré, recouvrait la naissance des ailes dont les pennes étaient noires et veloutées. La queue était noire aussi. L'iris des yeux, d'un blanc de perle, donnait au regard un éclat incomparable, seuls le bec et les pattes étaient d'un moineau ».

De plus Périnette est bonne, aimable, toujours gaie. Le jour où elle fait son apparition sur un des arbres du quai, un millier d'oiseaux se bouscule pour mieux la voir, et Mme Jacquet suffoque d'orgueil. La famille, qui jusque-là avait vécu retirée, se voit tout d'un coup à la mode et prend une résidence digne d'elle, un arbre d'un square du Carrousel, près d'autres familles notables. Les prétendants affluent, Jacquet tenant « pour les candidats bourgeois, Friquet le Huppé, le sémillant Brizac, tous deux jeunes, gais, rappelant au père de famille ce qu'il avait été lui-même en son printemps. » Mme Jacquet, de plus en plus gonflée de vanité, soutient l'élégant Ciris du Cassis, fort bien de sa personne, appartenant

au plus pur faubourg et membre distingué du Rhododendron-Club, « qui n'admet dans son sein que la fleur du high life des moineaux de Paris » ; elle inclinerait aussi vers Cerdrel du Bossage des tours Saint-Sulpice, bien qu'il frise la seconde jeunesse. Quant à Lilio, un petit cousin charmant, on le compte pour rien.

Une compétition

Voici dont les cinq prétendants évoqués par le sous-titre du récit. Le vieux Tolilô persuade les parents d'accorder la main de leur fille à celui qui aura accompli l'œuvre la plus remarquable, et dès lors nous lisons de manière alternée les efforts des uns et des autres, d'abord pour imaginer quel exploit tenter, puis pour le réaliser. Le Dr Candèze reprend un canevas habituel du conte, mais ces épreuves renvoient aussi à la mode du sport, du pari et de la compétition, si présente chez Jules Verne ou Paul d'Ivoi. Pour les commodités de l'exposé nous évoquerons d'un seul trait les cinq démarches que l'auteur se plaît à relater par morceaux, et avec le souci des contrastes. Nous nous contenterons aussi, essentiellement, de « raconter », de manière cependant à faire apparaître les idées et les curiosités que l'auteur a voulu faire découvrir à ses lecteurs.

Le sémillant Friquet le Huppé va consulter un sansonnet du nom de Gilot, qui a été engagé durant plusieurs années dans une troupe d'oiseaux savants. Il voudrait chanter comme lui, mais les moineaux ne sont pas des virtuoses. Il va donc passer ses journées à écouter clandestinement l'enseignement d'un oiselier nommé Merluche jusqu'à ce que celui-ci le capture : mais il est tellement pris par son apprentissage que « cet événement n'interrompait même pas le cours de ses études ; d'externe, il devenait pensionnaire, voilà tout ». Cet emprisonnement se révèle même instructif : grâce à un autre captif, un rossignol « qui avait fait de la théorie du chant

une étude approfondie », il va également découvrir, et le lecteur avec lui, les espèces d'oiseaux imitateurs, alouettes, perroquets, corbeaux, sansonnets, pies, geais... Ainsi, l'oiseau moqueur d'Amérique imite-t-il à s'y méprendre le bruit de la scie ou le grincement de la serrure : « Il grognait comme un porc, il brayait, bêlait, beuglait, coassait, gloussait, mugissait, roucoulait, hennissait, ronronnait. » Dans l'antre de Merluche, Friquet découvre aussi le poé de la Nouvelle-Zélande, ou le moine qui, pendu la tête en bas par une patte, pousse parfois des cris d'un timbre très extraordinaire.

Quant à Ciris du Cassis, un certain Mango, « gentleman très fashionable » et membre du Rhododendron-Club, lui conseille de défier ses rivaux à la course : les moineaux ne sont pas des plus rapides, mais pour l'aider un vieux martinet savant, grand explorateur du continent africain, fera une conférence à ce club des plus distingués où un peu de science n'est pas mal porté, à condition qu'elle soit aimable. Savant lui-même, le Dr Candèze pastiche ces sociétés savantes, comme aime à le faire Jules Verne, dont on sent en quelque sorte la présence en creux, puisque le martinet, qui a sa « station d'hiver » « quelque part vers les catacombes équatoriales du fleuve Livingstone », a même vu l'expédition de Stanley. Mais celui-ci est considéré par les hommes comme un triomphateur alors que ces régions sont familières aux hirondelles et aux martinets qui se jouent des obstacles : l'homme qui se dit le roi de la création n'a pas su conquérir encore le domaine de l'air, et les ballons restent des moyens très imparfaits... Le martinet poursuit sa conférence en évoquant les autres animaux qui pratiquent la locomotion aérienne, comme les poissons volants qu'il a découverts grâce aux albatros « au-dessus d'une immense étendue d'eau qui existe du côté du couchant et qui s'appelle l'océan Atlantique ». Leurs ailes ne sont que des nageoires très développées avec lesquelles

ils battent l'air quelques instants hors de leur élément naturel : « en fait de vol, c'est quelque chose de très curieux, mais de très imparfait. » Les insectes, eux, ne font pas de véritables voyages, à part les sauterelles. Applaudi par l'assemblée, le conférencier démontre la supériorité des oiseaux sur toutes les autres espèces animales, ce qui lui donne l'occasion de préciser la vitesse à laquelle chacune peut se déplacer. Il en vient même à la théorie de l'évolution, expression non prononcée mais qui est illustrée par la comparaison avec l'autruche, un oiseau énorme, bon coureur mais privé d'ailes : « ces différences chez des êtres de même race tiennent à des tendances qui se perpétuent et s'exagèrent de génération en génération. Les autruches avaient peut-être autrefois les pattes plus courtes et des ailes plus développées. Mais leur genre de vie les engageait à se servir plus fréquemment des premières que des secondes, de sorte que, peu à peu, les ailes auront dégénéré pendant que les pattes se perfectionnaient. »

Le martinet fait l'éloge de la migration devant ces moineaux sédentaires qui, selon lui, ne font que manquer de confiance alors que la caille, plus lourde, n'hésite pas à se mettre en route vers le midi. Mais la conférence est interrompue par un chat... Le beau Ciris du Cassis, se rappelant comment le martinet a développé « la théorie d'après laquelle les organes se développent en raison des tendances et des nécessités créées par la concurrence vitale », s'imagine que son ardent désir ne peut manquer d'avoir une influence sur son organisme : allongement de ses pattes et perfectionnement de son vol. Certains membres du Rhododendron-Club pensent même qu'il pourrait porter son effort mental sur les volatiles munis de quatre ailes pour devenir « tétraptère ». Il s'entraîne sur l'immense espace compris entre les Tuileries et l'Arc de Triomphe de l'Étoile et finit par voler sans discontinuité, s'imaginant que ses ailes ont atteint une envergure de dix mètres. Au

bout d'un vol continu de trois fois vingt-quatre heures, il vient s'abattre au milieu de ses amis, devenu aux trois quarts asthmatique et complètement idiot. Visiblement l'auteur s'amusera à nous décrire ce personnage atteint d'un mouvement compulsif, et l'on peut voir là une allusion à son expérience personnelle, puisqu'il a dirigé un asile d'aliénés.

Au chapitre suivant, changement de décor, le dénommé Brizac faisant partie du Club des Effrontés, dont le siège existe quelque part sous les toits des Halles centrales et dont les membres, de mauvais garçons, sont aussi redoutés des malheureuses étalières que les rats. Ils font aussi des razzias dans la Halle aux blés. Leur langage est plus déluré qu'au Rhododendron-Club et leurs intentions moins loyales puisqu'ils envisagent d'enlever tout simplement la belle Pêrinette.

Pendant ce temps, nous suivons les aventures de Lilio qui, désespéré, a pris conseil auprès de Tolilô. Celui-ci a pris son parti et lui a enjoint de bâtir un nid « hors ligne ». Il lui donne des leçons d'architecture et, partisan de l'observation directe, l'emmène dans les parcs puis dans les bois des environs de Paris. Il fait découvrir les nids de l'hirondelle, du martinet, de la pie qui, méfiante, construit même des nids postiches. Les ramiers et les pigeons, « modèles de tendresse conjugale et d'amour paternel, se montrent en revanche négligents outre mesure dans la construction de leur nid et singulièrement malpropres dans l'entretien de leurs petits ». Cet apprentissage se poursuit au Jardin d'acclimatation, ce qui permet d'observer des oiseaux exotiques, et notamment diverses sortes de tisserins. Notons cependant que toutes les espèces ne sont pas représentées dans ce jardin et que le professeur passe bien souvent de l'observation directe à l'évocation indirecte : par exemple pour les républicains nommés ainsi parce qu'ils se réunissent au nombre d'un millier pour construire un logement énorme que l'on peut comparer à une immense ruche... Il va

quand même emmener Lilio jusqu'au Jardin zoologique de Liège pour observer l'édifice remarquable d'un couple de chlamydères venus d'Australie : cette construction, semblable à une tonnelle et longue de plus d'un mètre, consiste en un double rang de branchettes dont un bout est enfoncé en terre tandis que l'autre s'arrondit en voûte au sommet. Des feuilles vertes, des fleurs, des plumes, des lambeaux d'étoffe de couleur entremêlés dans le treillage, lui donnent un aspect élégant, et son sol est une véritable mosaïque composée de coquilles de diverses nuances, de carapaces de scarabées aux teintes métalliques, de petites pierres blanches, de fragments de poteries et de verre. Ce n'est d'ailleurs pas un nid, mais « un lieu de plaisance » destiné aux amusements en société. Ces oiseaux ont « l'humeur gaie » et se rassemblent dans une tonnelle pour y sauter et y danser. L'émerveillement de nos personnages ne fait pas oublier leur curiosité encyclopédique puisque aussitôt ils demandent si d'autres oiseaux construisent des « berceaux semblables ». Le Dr Candèze, qui ne craint pas d'utiliser les appellations compliquées auxquelles il trouve manifestement une certaine poésie, parle donc du ptylorhynque satiné ou de l'amblyornis, qui construit de véritables huttes superbement décorées, et qui renouvelle tous les jours ses parterres de fleurs.

Quant à Cerdrel du Bossage il a connu des moments plus mouvementés et plus comiques. En revenant de la forêt de Saint-Germain, Tolilô et Lilio l'avaient secouru alors qu'il se faisait rosser par des oiseaux pourtant pacifiques. Imbu de ses quartiers de noblesse, il a d'abord rêvé comme exploit de couper la tête d'un épervier et de la rapporter à sa bien-aimée. Parti à la campagne, il a découvert la férocité de ce rapace qu'il voit tenir en ses serres un malheureux merle auquel il vient de broyer le crâne avant de le plumer, de le déchiqeter et de dévorer ses chairs sanglantes : le « paladin », s'abste-

nant prudemment d'aller lui demander sa tête, s'est donc rabattu sur une inoffensive hochequeue, ou lavandière, en croyant attaquer une pie-grièche ! Revenu chez lui presque complètement déplumé, ayant perdu toutes ses chances de plaire, il sombre dans la mélancolie jusqu'à ce que Fêru lui donne l'idée de se revêtir de plumes d'oiseaux exotiques, ce qui les mène au Jardin des Plantes et aux collections ornithologiques où ils peuvent s'émerveiller. Fêru orne Cerdrel des plumes d'un paradisier, agrémentées de celles d'un épinaque, d'une astrapie et d'un manucode, créant ainsi « un type tout à fait nouveau » que les conservateurs du musée découvrent avec surprise et enferment dans une vitrine. Le lendemain on lit dans les journaux le récit d'un fait étrange : le spécimen d'une nouvelle espèce de paradisier a disparu au moment où le conservateur était en train de le décrire sous le nom d'*Archicalistus mirificus* ; et depuis on l'a signalé dans des lieux divers, rue Lacépède, place du Panthéon, et du côté du musée de Cluny. L'auteur se plaira à supposer qu'au même moment on est en train de faire sur cet oiseau inconnu une communication à l'Académie des sciences.

Ainsi trois des prétendants sont un moment hors course : Ciris est fou, Friquet prisonnier, et Cerdrel caché dans les combles de Saint-Germain, attendant de paraître dans toute sa gloire. Pendant le voyage de Lilio les événements se sont précipités, le « fourbe » Brizac ayant monté une machination : une chouette de ses amies a feint d'enlever Périnette pour lui permettre de la « délivrer » et même de la retenir chez lui puisqu'elle est blessée. Friquet, qui a pu se libérer, découvre la vérité grâce à une enquête menée par son ami Gilot, mais Brizac a eu le temps de ramener Périnette chez ses parents en se faisant passer pour le sauveur et en obtenant d'eux une sorte de promesse de mariage. Voilà donc un concurrent qui passe

pour avoir réussi un exploit ; le second, par un retournement de situation, c'est Cerdrel, maintenant paré de très belles ailes qui lui donnent une apparence superbe.

Le tournoi

Le chapitre XXI va donc voir se dérouler le concours, place du Carrousel. Un jury de dix sages entend les candidats : le premier, Ciris, se montre comme un « fin voilier » et parcourt en cinq minutes, aller et retour, l'espace jusqu'à l'Arc de Triomphe. C'est un exploit exceptionnel, mais il ne cesse de crier « Mes ailes ont dix mètres, garde à vous ! Éloignez-vous ! ». Le second, Friquet, interprète à merveille la ritournelle de la valse des *Cloches de Corneville* et lance ses notes finales « avec une furia digne d'un ténor di primo cartello ».

Le troisième, Lilio, bâtit un nid merveilleux tel que les autres moineaux n'en avaient même pas l'idée. Le quatrième, Brizac, relate comment il a sauvé Périnette. Le cinquième, Cerdrel, produit un « effet pharamineux ». Pierrette, qui ne l'a pas reconnu et qui le prend pour un noble étranger amoureux de sa fille, est totalement subjuguée. Mais ces deux derniers candidats seront disqualifiés par un jury clairvoyant qui votera pour Lilio. Ce choix est ratifié par Périnette, amoureuse de son modeste cousin.

À l'occasion du mariage, l'auteur nous révèle que cette belle Périnette est en fait une chlamydère. Tout cela est un stratagème de Tolilô, qui a ainsi mêlé la race des chlamydères et celle des moineaux, d'où résulte un grand progrès chez les pierrots. Le ménage donne naissance à des petits que le Dr Candèze nomme curieusement « Lilio Jacquet » en leur donnant comme nom de famille celui de leur mère. Ces petits mettront le trouble chez les naturalistes, à cause de leur plumage extraordinaire. Les croisements génétiques passionnent depuis longtemps les botanistes et les zoologistes. Le Dr Candèze s'amuse d'ailleurs de la naïveté

des naturalistes toujours enthousiasmés à l'idée de faire une découverte, et lorsque Lilio s'exerce à bâtir des constructions selon le modèle des chlamydères, il écrit : « Il ne faudrait donc pas s'étonner que, quelque jour, les naturalistes de l'endroit découvrirent dans leurs bois des nids analogues à ceux des chlamydères et des amblyornis, ce qui ne laisserait pas de les jeter dans une stupéfaction dont de nombreux mémoires à l'Académie et des discussions interminables dans le monde seraient indubitablement la conséquence. » Mais cette expérience menée par Tolilô renvoie aussi aux hommes et à ce que nous appellerions aujourd'hui « métissage ». Sans doute l'auteur ne va-t-il pas jusque-là, et l'époque ne laisse guère de place à ce concept, mais son intérêt pour l'ingéniosité des espèces exotiques (« rien de semblable ne se voit dans notre pays, maître, dit le jeune moineau à son vieux professeur ») suggère l'idée d'un décentrement : le moineau, qui vaut pour le Parisien et peut-être même pour le Français, est aimable et intelligent, mais d'une intelligence qui lui permet de reprendre à son profit le génie des autres espèces. En ces années de crispation nationaliste, le message est donc ouvert.

Au-delà du plaisir conjugué du savoir et de la fantaisie, le Dr Candèze rend possible cet élargissement moral qui va de pair avec une certaine poésie de la légèreté. Les oiseaux ne connaissent pas d'obstacles à leurs déplacements et voient le monde d'en haut. Allant de Paris à Liège, Tolilô et Lilio découvrent l'immense plaine et les rivières qui l'arrosent, une incommensurable broderie, et ils montent de plus en plus haut, vers un air raréfié et glacé. Ce que l'auteur attend de l'aviation à venir, c'est bien cela, cette possibilité pour l'homme de devenir comme un oiseau. D'ailleurs, le prénom d'un des héros, Ciris, est le titre d'un petit poème faussement attribué à Virgile et qui relate la métamorphose de la jeune Scylla en oiseau. Clin d'œil à la poésie qui dit vers quoi veut tendre le Dr Candèze. ■